

## INTRODUCTION

Dans le contexte mondial, les femmes et les filles qui souffrent de revers psychologiques et physiques causés par des régimes de violence et de terreur qu'elles sont contraintes à subir dans leurs propres maisons sont encore trop nombreuses. Le lieu supposé être le plus sûr et confortable pour le développement de la personne devient ainsi générateur de peur.

La violence de genre est un phénomène très diffusé dans toutes les régions du monde, ce qui témoigne de la nécessité d'un développement de plus en plus spécifique des Conventions Internationales.

Les Nations Unies dans leur « *Declaration on the Elimination of Violence Against Women* » (1993) identifient comme violence contre les femmes « tout acte de violence sexiste qui entraîne ou est susceptible de causer un préjudice physique, sexuel ou psychologique aux femmes, y compris la menace de tels actes, la contrainte ou la privation arbitraire de liberté, que ce soit en public ou dans la vie privée ». Dans la violence de genre, il est possible de distinguer entre violence dans la maison, violence dans la communauté et violence perpétrée par l'Etat (General Assembly U.N., 1993).

La violence envers les femmes représente un problème de santé public, puisqu'elle empêche un développement individuel complet. Elle cause plus de morts parmi les femmes que les maladies en général. En Inde, l'estimation des femmes mortes à cause de la violence de genre en 2010 révèle un taux supérieur au taux de croissance de la population (UNICEF, 2000).

La forme de violence contre les femmes la plus répandue est la violence domestique, dont les femmes sont victimes dans leurs maisons, pendant toute leur vie et même avant leur naissance. A l'occasion de la Conférence de Péquin de 1994, il a été demandé aux Pays membres de fournir des statistiques mises à jour sur l'incidence de la violence domestique actuellement. Aucun Pays n'a rapporté une absence du phénomène (Walker, 1999). Parfois cachée derrière des raisons de nature religieuse ou culturelle, la plupart du temps oubliée, à cause du silence des victimes ou de la passivité de la machine étatique, la violence domestique intéresse de 15 à 71% des femmes dans le monde, ce taux variant de pays à pays. La prévalence de violence physique provoquée par le partenaire masculin va de 13 à 61%, et le type de violence le plus répandu, arrivant jusqu'à 52% au Pérou, sont les gifles du mari à sa femme. De plus, le schéma du cycle de la violence met en évidence le fait que ceux qui sont considérés comme coups occasionnels en réalité ne le sont pas vraiment, et qu'à partir du moment où la violence domestique est exercée, elle se répétera plus d'une fois dans la vie de couple (OMS, 2005). La violence domestique, en tant que crime commis dans la maison, est difficile à repérer et rarement arrive à émerger, la peur et la honte qui pèsent sur les femmes empêchant une réelle estime du phénomène (Rao, 1997 ; Ahmed-Ghosh, 2004).

L'Inde ne fait pas exception. Au contraire, comme dans toute l'Asie du Sud, les normes culturelles et religieuses ne font qu'exacerber un phénomène déjà très présent, que la société semble réticente à considérer comme un problème réel et donc comme une pratique à éliminer. De nombreuses recherches (Rao, 1997 ; Jejeebhoy, 1998 ; Martin *et alii*, 1999 ; Visaria, 2000 ; Mukherjee, 2001 ; Koneig *et alii*, 2003 ; Babu et Kar, 2009) ont été conduites dans le contexte indien pour estimer l'ampleur et l'implantation de la violence domestique, même si les statistiques au niveau étatique sont encore très approximatives et n'arrivent pas à couvrir le phénomène dans sa totalité. Les enquêtes menées sur les raisons à la base de la présence de la violence dans la maison mettent en relation des facteurs socio-économiques et culturels, mais les chercheurs qui se sont focalisés sur la capacité des femmes de répondre aux violences sont rares.

Les études (Saravanan, 2000 ; Niaz, 2003 ) présentent des femmes passives qui nécessitent d'aide, en les identifiant souvent comme des victimes soumises à une violence vécue comme un fait acquis, partie intégrante du mariage, et avec des options réduites qui pourraient leur permettre de sortir de cette situation traumatique, dans une société fortement patriarcale. Une enquête récente effectuée par l'OMS a montré que dans le monde la majorité des femmes n'a jamais raconté ses expériences traumatiques, avant d'être confrontée à l'intérêt des chercheurs et que de 55 à 95% des femmes interrogées ne se sont jamais adressées aux services d'aide ou aux autorités. La peur de nouvelles violences ou la honte envers la famille sont seulement quelques unes des motivations qui empêchent les femmes de dénoncer les violences subies (OMS, 2005).

La littérature récente, principalement occidentale, souligne une nouvelle stratégie des femmes objets de violence domestique, les chercheurs parlant de stratégie de « coping », qui représente la capacité de réaction de celles-ci, en éliminant la catégorisation associée au statut de victime de violence et en leur restituant la confiance en soi et la force de volonté (Zakar *et alii*, 2012 ; Carver *et alii*, 1989).

Dans l'étude présente, une recherche sur petite échelle a été menée à travers les expériences de violence domestique vécues par un échantillon de 15 femmes dans le village de Sarnath en Uttar Pradesh (Inde). Parmi les femmes interviewées, 10 ont été victimes de violence au cours de leur vie.

La recherche s'est développée parallèlement à la méthodologie de l'étude de cas, concentrée sur des exemples concrets de réactions de femmes, mariées ou non, en réponse à la violence domestique subie, en prenant en considération non seulement les abus physiques commis par le mari, mais de la même manière aussi les abus verbaux et psychologiques, ainsi que les violences perpétrées par la famille dans son ensemble.

En faisant référence à l'approche multidimensionnelle de Heise (1998) pour expliquer les facteurs qui contribuent à la présence de la violence domestique, l'objet de la recherche ne sera pas

seulement d'enregistrer la gravité et la prédominance de la violence domestique encore présente dans le village, mais également la capacité des femmes de se débarrasser de l'étiquette de victimes et rebondir.

Dans l'intention de tester l'hypothèse suivante : « face à la violence domestique, les femmes de Sarnath ont développé des mécanismes adaptatifs au niveau individuel et mis en place des systèmes de soutien collectif », au centre de l'enquête seront considérées les stratégies des femmes qui, confrontées à cette violence, ont décidé de réagir, d'apporter des changements dans leurs vies et de renaître en tant que femmes libres. Selon la littérature scientifique existante en matière, l'objectif sera de catégoriser les comportements individuels et collectifs observés, par rapport à leur diversité et leur particularité.

Les progrès au niveau de la justice et de la loi indienne sont la preuve des victoires obtenues par les mouvements féministes et par les Organisations Internationales dans la défense des droits de la femme. Pourtant, surtout dans les villages les plus éloignés, ces acquis ne trouvent pas une véritable opérationnalité pratique. La réponse des femmes objets de l'enquête pourra enrichir les études qualitatives de la littérature scientifique existante, en montrant une évolution dans le développement des mécanismes des femmes, qui ne sont plus victimes mais agents actifs de leur destin.